

(La Tuerie de la Nation, 4 octobre 1994)
(L'affaire Florence Rey et Audry Maupin)

Place de la Nation

21H35

Coups de feu.

Que se passe-t-il ? Je ne comprends rien. De la voiture de police, une R19 qui sous la violence du choc s'est presque retournée, je vois jaillir trois policiers : celui qui conduisait et son passager, puis un troisième, surgissant de l'arrière du véhicule. Tous trois ont la main sur l'étui de l'arme qu'ils portent à leur ceinturon. Ils sont prêts à faire feu.

Mais c'est du taxi que jaillit le feu. L'un des passagers, de l'arrière (j'ignore encore que dans le taxi il y a le couple Florence Rey-Audry Maupin), brandit un fusil à pompe et tire sur les policiers. La confusion est extrême. L'otage, le Dr Monnier, réussit à s'enfuir et à se réfugier derrière une petite butée. Il se jette à plat ventre sur l'asphalte tandis que le chauffeur du taxi tente de s'échapper en hurlant :

Ils veulent me tuer ! Ils veulent me tuer !

Moi je tente désespérément de faire marche arrière. La tête baissée sur mon volant pour échapper aux balles, j'essaie d'enclencher la vitesse. J'ai le cœur qui bat à tout rompre, mon pied tremble sur l'accélérateur. Paniqué, je percute la voiture qui entre-temps s'était engagée derrière moi. Et je cale. Nous voilà coincés. Pris au piège. Mon cousin implore, en hurlant, tous les saints du ciel. Je lui crie :

— Sors ! Sors !

Placé où il est, c'est à lui de sortir le premier, mais il est si corpulent qu'il n'y arrive pas. Je le pousse et sors à mon tour.

De loin arrive une voix :

— Restez couchés, restez couchés !

Terrorisés, nous restons accroupis derrière la voiture, David continuant d'implorer celui qu'on appelle dans les moments extrêmes, Rabi Shimon Barouhaï :

Mon Dieu, aide-moi ! »

Place de la Nation

21H40

«... De nouveaux coups de feu déchirent le silence, puis une détonation terrible. Le chauffeur s'écroule. Sur le dos de sa veste blanche, s'étale une large tache de sang. Je me redresse un peu pour essayer de voir d'où l'on a tiré et qui tire. Stupeur, c'est une fille que je découvre. Elle est agenouillée. Autour de son buste, en bandoulière, une cartouchière. À sa main un fusil qu'elle est en train de rabaisser. Je m'accroupis de nouveau. Je tremble de tous mes membres, j'ai le visage dégoulinant de sueur, cette même sueur que je sens descendre le long de ma colonne vertébrale. Je regarde sous la voiture.

Et c'est là que je le vois. Le premier policier. Tête tournée vers moi. Ses yeux grands ouverts me fixent. Ses yeux, ce qu'on appelle le miroir de l'âme, symboles de vie. Ce policier me regarde avec un regard comme étonné ; il me fixe, il communique avec moi. Vie et mort se confondent et je ne réalise pas tout de suite que c'est le regard d'un mort. Mon premier mort. Lorsque je le réalise, c'est comme si la mort entraînait en moi, passait de lui à moi. Je suis persuadé à présent que la mort va tous nous toucher, que mon regard va bientôt être pareil au sien.

Putain, ils ont tué un policier !

En nous, la terreur est à son comble.

Curieusement, la place de la Nation est devenue complètement immobile, complètement silencieuse. Arrêt sur image. Tout s'est figé. La mort semble avoir pris possession des lieux. Pas un bruit. Seulement, à un moment, une voix venue dont je ne sais où, de très loin, qui nous crie de nouveau : Restez couchés ! Restez couchés... »

« ...Je suis immobile, figé en arrière dans le temps, quand apparaît Florence Rey.

«21 heures. Les gyrophares de l'escorte de Florence Rey extraite de sa cellule de Fleury Merogis annoncent son arrivée. Pull jaune sur les épaules, blouson marron et pantalon clair elle est dirigée vers la fourgonnette de la brigade criminelle où sont regroupés les témoins de la fusillade. Elle redescend encadrée par deux policiers. Elle va devoir revivre la scène seule, sans son compagnon... (France Soir. 16 novembre 1995)

Je la vois. À sa droite, un policier la tient par le bras. À sa gauche, un autre policier tient la chaînette de ses menottes. Derrière eux, un homme, les bras chargés de dossiers.

Elle refuse de refaire les gestes qu'elle a accomplis ce 4 octobre 1994. Une femme policier va donc jouer son rôle.

Il fait froid, de la vapeur d'eau sort de notre bouche dès que nous parlons. Je me remets en position, je m'accroupis. Je revis la scène. J'ai froid, je tremble. C'est la nuit. De gros projecteurs braqués sur la scène trouent la nuit. Des flashes d'appareils photos crépitent d'un peu partout ; ce sont ceux des journalistes, postés dans les immeubles. Je suis fatigué. Je pleure. J'ai mal.

Il est minuit. Je voudrais rentrer. Autour de nous, tous ces gens, comme au spectacle. Moi je suis seul dans mon cauchemar.

La dépanneuse remonte les voitures. Démontage du décor. Fin de la scène. Les spectateurs vont bientôt rentrer chez eux. Ils pourront dire qu'ils y étaient, qu'ils les ont vus. La jeune tueuse. L'otage.

Sans escorte cette fois, je repars vers ma voiture. Mon père prend le volant. Le cours de Vincennes est toujours désert. Derrière les barrières, des questions, des appels. Comme à l'Hôtel Dieu, on quémande une interview. Je la verrai aux informations de lendemain.

J'appréhendais cette reconstitution. Devoir tout revivre. Épreuve terminée. J'ai effectivement tout revécu. À la même heure, au même endroit, dans le même froid. Une seule envie à présent. Rentrer chez moi. Il fait nuit. J'ai le cœur qui bat. Je me parle : Pourquoi ce cœur qui bat ? C'est fini. Fini. Je ne le sais pas encore. Non, ce n'est pas fini. L'angoisse qui me serre le cœur à vomir, elle n'est pas prête de desserrer son étreinte. Non.

« 17 juin 1997 : Expertise du professeur Jean-Pierre Olie : état de stress post traumatique aigu... s'est d'abord manifesté sous la forme de syndrome de répétition avec hyper émotivité, troubles du sommeil, cauchemars, perte de l'appétit, désarroi. Peu à peu cet état post-traumatique s'est chronicisé, aboutissant à un état stable où s'intriquent troubles du sommeil, cauchemars, phobies, états de panique, difficulté d'érection, perte d'autonomie, moments dépressifs...

Je suis devenu un sauvage qui ne sait plus avoir de rapports avec les gens. Alors je passe la plupart de mes journées cloîtré, vivant et revivant cette journée avec des flashes très précis, souvent celui du regard des policiers morts. Le sang à la commissure des lèvres. De nouveau je suis dans la voiture des tueurs. Je sens l'odeur du soufre, l'odeur de la poudre. Elle me colle à la peau. Et lorsqu'il m'arrive en sortant de passer par la place de la Nation, cette odeur de soufre est là, mon regard se porte inévitablement sur l'endroit où j'ai été pris en otage. Alors, un grand frisson monte dans mon dos, le long de mes vertèbres.

Je vis à présent avec deux Jacky. Quand je me parle tout haut, il y a celui qui dit : tu n'as pas pris tes médicaments, c'est bien, lutte, Jacky, lutte ! Mais celui qui est entré dans moi, celui qui est en moi, dans le noir, dans le trou, lui me dit que quitter la vie serait pour moi un soulagement. Je ne sais plus qui écouter dans tout cela. Tous les deux, on dialogue à haute voix. Il me parle, je lui parle. Parfois l'un a honte que l'autre le voie agir comme ça, penser comme ça. Parfois l'un est fort, l'autre faible. Parfois c'est l'inverse. Et moi, dans tout ça ? Je suis perdu. Où est ma vraie personnalité ? Pendant des heures et des heures, dans mon lit, je cherche, j'essaie de me comprendre.

Je suis vide. Complètement vide, incapable de faire les choses les plus simples, les plus familières pour moi avant. Vide, fatigué, incapable de suivre une conversation, de former correctement mes phrases. C'est comme si mes pensées étaient paralysées. En même temps, dans ma tête, c'est le trop plein de pensées, tout s'embrouille. J'aimerais ne plus penser. Trouver un peu de repos.

Parfois, j'imagine. Je suis allongé sur un lit. Je prends un drap. Je le coupe en lanières que je tresse. Je me pends. Ma mère arrive. Elle pousse un cri. Ma mère, toujours, dans cet autre cauchemar : je suis sur une tombe. Ma mère pleure. Moi, je me tiens au-dessus, je crie : c'est pas moi ! Ma mère. Son cri. C'est lui qui me réveille la nuit. Ma mère. C'est pour elle que l'un des Jacky se bat pour ne pas céder à l'envie de quitter la vie quand l'autre lui dit : alors, tu ne souffriras plus. Pour elle aussi je

ruse maladroitement. Mais je sais qu'elle voit que son fils a un problème. Comment ne le saurait-elle pas alors qu'il lui arrive de me retrouver hagard, en slip, sur les marches, en train de pleurer. C'est comme si un filtre noir s'était posé entre la vie et mon regard. Je vois à présent la vie, toute la vie, à travers ce filtre. Je vis avec la présence permanente de cet autre en moi, cet autre qui me rend étranger à moi. Quels mots mettre sur tout ça ? Est-ce ça être fou ? Je ne veux pas être fou, je ne veux pas aller chez les fous. Je ne veux pas être un *fou normal*. »